

Enfer syrien : la vie d'après

TÉMOIGNAGES
L'un vient d'Alep, l'autre de Damas en Syrie. Villes en ruine. Vies brisées. Ils tentent de se reconstruire avec une force d'airain

ISABELLE CASTÉRA
i.castera@sudouest.fr

Hosam et Joseph. L'un témoigne en homme libre. L'autre se cache encore, la peur de la stigmatisation, la crainte d'un danger dont il ne sait définir d'où il pourrait venir. Hosam a été invité à raconter son itinéraire, lors d'une soirée à l'Athénée de Bordeaux, organisée par le mouvement de gauche Nouvelle Donne. Il porte beau, le cheveu discipliné et le sourire prompt. Hosam Kamal, 36 ans, était un architecte reconnu à Damas en Syrie, en banlieue sud à Yarmouk, devenu un camp ravagé par le conflit syrien.

« Mon père est palestinien, moi je suis né en Syrie. En décembre 2012, les avions de Bachar Al-Assad bombardent le quartier, j'étais là. Deux fois. J'ai fait comme la plupart des gens, j'ai ramassé quelques affaires et j'ai fui. Il y avait des morts, beaucoup. Ce quartier comptait 500 000 personnes, il en reste 20 000. Il est désormais assiégé, pris en étau entre Daesh au sud et le régime Bachar au nord. Y'a plus rien à manger, pas d'électricité, les gens creusent pour chercher de l'eau. J'avais la chance d'avoir un ami, pilote d'avion, j'ai pu quitter la Syrie pour l'Égypte, sans papier, sans visa. Illégalement. »

Il vit un an en Égypte, trouve du travail au sein d'une entreprise du bâtiment où il assure avec son métier d'architecte. Puis, lors du changement de gouvernement, les actes racistes contre les Syriens se multiplient et Hosam est interpellé par la police, arrêté, menotté. Sans motif. Il est sorti de là grâce à l'intervention de l'ONU et l'Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient. « J'ai réussi à obtenir un visa pour la France, via le Liban. Un laisser-passer. J'ai dû me battre pour obtenir des papiers, des mois. Ma famille est restée à Damas, c'est une déchirure. Mais je veux rester ici, là-bas tout est ruiné. Mon diplôme d'architecte n'est plus valable, pour le valider il me faut reprendre deux ans d'études à l'école d'archi de Bordeaux, mais avant, je dois maîtriser le français. J'apprends. Je découvre les règles françaises, je change beaucoup de logement, c'est un vrai problème. »

Joseph, le catholique d'Alep
Il oppose un optimiste solaire à ceux qui le questionnent. Joseph a fui son pays dévasté, la peur au ventre, pour lui, ses quatre enfants. « Nous étions stigmatisés comme des catholiques, avec nos prénoms qui ne cachaient rien.



Hosam vient de Damas où il était architecte. PHOTO GUILLAUME BONNAUD

« Ma petite Syrie, je la garde ici, dans mon cœur. Aujourd'hui, je suis presque heureux »

Des hommes encagoulés étaient venus chez moi, avec des armes. Ils attendaient le moment. » Joseph, le commerçant d'Alep avait là-bas une vie enviable, une entreprise florissante, un atelier de fromage râpé qui marchait bien. « Il a fallu traverser des barrages pour quitter mon pays, faire des allers et retours. J'ai payé 8 000 dollars à un passeur qui nous a procuré des faux papiers. On a marché, on a pris des bus et l'avion en passant par le Liban. »

C'était il y a trois ans. Débarqué à Paris, il ne traîne pas, s'adapte et découvre l'opportunité d'un commerce à vendre sur le Boncoin. Ce sera Bordeaux. « De la restauration rapide. Pour monter mon projet, j'ai bagarré tout seul, de banque en banque. Personne ne voulait prêter à un Syrien qui parlait mal le français. Chaque pas à faire était une nouvelle difficulté. J'ai appris le français avec les informations à la télé, Pujadas. J'écoutais, je répétais. Le dictionnaire et mes enfants

qui eux, apprenaient bien plus vite. Pendant les repas, on s'entraînait. »

Ils n'ont même pas pris le temps de pleurer leur ancienne vie, se concentrant sur un demain radieux. Évidemment radieux. Ils étaient là, tous en vie. « J'ai rencontré une banque, la Banque populaire avec un directeur qui a pris le risque de me prêter de l'argent pour me permettre de lancer mon affaire. Il m'a sauvé. Depuis, on ne regarde plus en arrière, soit on pleure, soit on avance. J'ai laissé tout derrière moi, une terre brûlée. »

Sa fille aînée, Camille rentre du lycée, avec son jean troué. Elle est en seconde, elle veut être médecin. « Je me souviens de là-bas, je suis marquée et j'y reviendrai. C'est mon enfance. Le climat haineux, je n'ai pas oublié. » Le père répète : « Il faut sortir des préjugés, je ne veux pas que l'on me limite au Syrien de service. J'ai une place à me faire ici, un rôle, il reste des points lumineux. J'ai créé un emploi par exemple, j'aide des associations, je ne suis pas là pour prendre, mais pour donner aussi. »

Et il fait ce geste, la main qui tape le cœur : « Ma petite Syrie, je la garde ici. Je suis presque heureux. »

« L'accueil des Syriens est bienveillant »

CENTRE D'ORIENTATION SOCIALE Anne Rouffi, responsable du pôle intégration, fait le point en Gironde

« Sud Ouest ». Comment débarquent les Syriens en Gironde et sont-ils nombreux ?

Anne Rouffi. Ils ont deux voies principales pour entrer chez nous. Ceux qui arrivent de façon classique, avec ou sans visa. Lorsqu'ils en ont un, c'est qu'ils l'ont obtenu la plupart du temps au Liban. Je dirai une dizaine par mois entrent de cette manière en Gironde. Puis il y a ceux qui sont envoyés ici, dans le cadre du programme d'accueil des relocalisés. Ils viennent des « hotspots » de Grèce, de l'île de Lesbos notamment. Depuis trois semaines, l'Aquitaine fait partie des zones ciblées pour accueillir ces migrants. Une petite vingtaine a été recensée.

Quel est leur itinéraire une fois sur place ?

Dans le cadre du Cada (Centre d'accueil des demandeurs d'asile), ils sont accompagnés, grâce à une procédure de demande d'asile accélérée. Le COS dispose de 50 places d'accueil qui leur sont réservées. Le foyer Adoma à Eysines a 70 places.

Avez-vous le sentiment qu'ils s'en sortent, une fois ici ?

En plus de nos structures, les associations syriennes sont très mobilisées dans la prise en charge, l'accueil, l'hébergement. Beaucoup de réfugiés politiques sont autonomes, ils mettent en œuvre très tôt un projet professionnel, ils sont actifs dans leur intégration, ça va vite. Il existe une effervescence communautaire autour d'eux. Depuis la photo de l'enfant mort sur une plage grecque, nous avons constaté une mobilisation très forte du bénévolat. Beaucoup de familles syriennes installées ici depuis longtemps ont accueilli des compatriotes. Mais aussi des bénévoles. L'accueil est plutôt bienveillant, je suis optimiste.

Recueilli par I. C.